



Une folie meurtrière collective. Chaque jour à heures fixes, les paysans hutus partaient tuer leurs voisins tutsis. **Le prix Femina essai.**

Une saison de machettes

DE JEAN HATZFELD

C'est à coups de klaxon que le chauffeur du bourgmestre, traversant Kibungu, donne le signal du rassemblement sur le terrain de football. Adalbert et ses potes achèvent leur viande, saisissent chacun une bouteille de bière dans un casier et suivent le mouvement. Le terrain de football est l'un des rares endroits plats du paysage, sur la crête entre Kibungu et N'tarama. On le remarque dans une clairière grâce aux butts faits de troncs d'eucalyptus. Des cars, des camions militaires, des camionnettes se suivent et stationnent tout autour. Une foule d'hommes l'envahit peu à peu. Au centre du terrain, on reconnaît la forte silhouette de Joseph-Désiré Bitero, vêtu d'un costume kaki, entouré d'hommes de main armés de fusils.

A l'écart, où ils se trouvent, le tumulte empêche les copains d'écouter les harangues, à peine s'ils parviennent à reconnaître les orateurs qui grimpent à tour de rôle sur le capot d'une camionnette. Ils vident leurs bouteilles qu'ils jettent dans l'herbe, ne cessent d'échanger des saluts avec les uns et les autres, en particulier avec Ignace qui les cherchait. Quand la foule s'ébranle, Adalbert fait signe à tous de rester groupés, puis de le suivre ; ils s'éloignent sur un chemin qui traverse la forêt vers le hameau de Nyarunazi.

La plupart des maisons semblent déjà à l'abandon. Ils retrouvent Célestin sur la véranda de la sienne. Célestin est un guérisseur renommé. Il leur apporte une nouvelle platée de brochettes et un bidon d'alcool de banane, muni d'une paille, à laquelle ils aspirent à tour de rôle ; mais il prétexte des affaires pour ne pas les accompagner. Son âge et le bidon d'*urwagwa* convainquent les autres, qui se remettent en route.

Des coups de fusil et des sifflets résonnent au loin. Le groupe ne rejoint pas le gros de la troupe qui déjà fouille la brousse et les plantations. Pancrace dira : « On savait que c'était peine gâchée, que notre tâche principale devait patienter plus bas. » Familiers des marais, ils pressentent que des Tutsis sont déjà allés se cacher dans leurs profondeurs, c'est pourquoi ils y parviennent les premiers. Une averse drue nettoie la brume de l'horizon, et surgissent des marigots de papyrus à perte de vue. Sans l'ombre d'une hésitation, les gars quittent le sol ferme et s'enfoncent jusqu'aux genoux dans la vase, une main tenant la machette, l'autre écartant les feuillages.

En avril 2000, j'ai écrit un livre de récits de rescapés de cette commune de Nyamata, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*. Il débutait par cette phrase : « En 1994, entre le lundi 11 avril à 11 heures et le samedi 14 mai à 14 heures, environ 50 000 Tutsis, sur une population d'environ 59 000, ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine, de 9 h 30 à 16 heures, par des

miliciens et voisins hutus, sur les collines de la commune de Nyamata, au Rwanda. Voilà le point de départ de ce livre. » C'est encore le point de départ de ce deuxième livre, à la différence que celui-ci a pour sujet les tueurs des parents de ces rescapés, leurs voisins ; plus précisément des tueurs habitant les trois collines de Kibungo, N'tarama et Kanzenze – qui bordent ces marais.

PANCRACE : Pendant cette saison des tueries, on se levait plus tôt que d'ordinaire, pour manger copieusement la viande ; et on montait sur le terrain de football vers 9 heures ou 10 heures. Les chefs rouspétaient contre les retardataires et on s'en allait en attaques. La règle numéro un, c'était de tuer. La règle numéro deux, il n'y en avait pas. C'était une organisation sans complications.

PIO : On s'éveillait à 6 heures. On mangeait des brochettes et des denrées nourrissantes, à cause des longues courses qu'ils allaient nous demander. On se retrouvait au centre de négoce et on se dirigeait, à travers les bavardages, vers le terrain de football. Là-bas, on nous promulguait les consignes de tueries et les itinéraires de terrain pour la journée ; et on allait en fouillant les brousses, jusqu'à descendre vers les marigots. On formait une chaîne pour entrer dans les papyrus et la boue. Puis on se séparait en petites compagnies de connaissance ou d'amitié.

C'était une entente sans difficulté. Sauf les journées de tralala, quand des *interahamwe* de renforts arrivaient de secteurs environnants en véhicules motorisés, pour réussir des opérations d'ampleur. Car ces gars attisés nous tourmentaient dans notre boulot.

FULGENCE : Le 11 avril, le conseiller communal de Kibungo a envoyé ses messagers pour convoquer tous les Hutus en haut. Il était arrivé des quantités d'*interahamwe* en camion et en autobus, qui se bousculaient à coups de klaxon sur les chemins. C'était pareil à un tohu-bohu de ville.

Le conseiller nous a dit à la ronde que dorénavant on ne devait plus rien faire d'autre que tuer des Tutsis. Nous, on a bien compris que c'était un programme définitif. L'ambiance avait viré.

Ce jour-là, des gens mal informés étaient montés à cette réunion sans apporter la machette ou un outil coupant. Les *interahamwe* les ont sermonnés ; ils leur ont dit que c'était bon pour cette fois, mais que ça ne devait plus se renouveler. Ils leur ont demandé de s'armer de branches et de cailloux, de former des barrières à l'arrière pour empêcher les fuyards de passer. Par après, on s'est trouvé meneur ou suiveur, mais personne n'a plus oublié sa machette.

PANCRACE : Le premier jour, un messenger du conseiller communal est passé dans les mai-



sons pour nous convoquer à un meeting sans retard. Là, le conseiller nous a annoncé que le motif du meeting était la tuerie de tous les Tutsis sans exception. C'était simplement dit, c'était simple à comprendre.

On a donc seulement demandé à haute voix des détails sur l'organisation. Par exemple, comment et quand il fallait commencer, puisqu'on n'était pas habitués à cette activité, et par où aussi, puisque les Tutsis s'étaient échappés de tous côtés. Il y en a même qui ont demandé s'il y avait des préférences. Le conseiller a répondu sévèrement : « Il n'y a pas à demander par où commencer ; la seule organisation valable, c'est de commencer droit devant dans les brousses, et tout de suite, sans plus s'attarder derrière des questions. »

ADALBERT : On se divisait sur le terrain de foot. Telle équipe vers le haut, telle équipe vers le bas, telle équipe en chemin vers un autre marais.

LES PRISONNIERS HUTUS QUI ONT ACCEPTÉ DE SE RACONTER À JEAN HATZFELD

faire entre nous. Concernant les tâches de tueries et les compensations, les mentalités n'étaient pas partageuses entre les collines.

LEOPORD : J'étais jeune responsable des tueries pour la cellule de Muyange, c'était bien sûr nouveau pour moi. Je me levais donc plus tôt que les avoisinants pour détailler les préparatifs. Je sifflais l'appel, je hâtais le ralliement, je semonçais les dormants, je comptais les manquants, je vérifiais les causes d'absence, je distribuais des recommandations. Si un sermon ou une déclaration se présentait, suite à une réunion des encadreurs, je les faisais sans détour. Je donnais le signal du départ.

Les gens de Kibungo, de Kanzenze et de N'tarama se rassemblaient sur le terrain de foot de Kibungo. Les gens de Muyange et de Karambo se rassemblaient devant l'église pentecôtiste de Maranyundo. Là, s'il y avait des brochettes, on mangeait. S'il y avait des consignes, on écoutait et on allait.

On devait normalement partir à pied à travers la brousse, raison pour laquelle on se levait plus tôt que les collègues de Kibungo. Toutefois le trafic de véhicules était appréciable pendant cette période. Les chauffeurs se montraient serviables et offraient leurs bennes sans contrepartie, certains commerçants multipliaient des allers-retours cadeau ; et on pouvait donc trouver place dans une camionnette de commerçant ou dans un autocar militaire. Ça dépendait de la chance ou de son rang.

ELIE : On devait faire vite, on n'avait pas droit aux congés, surtout pas les dimanches, on devait terminer. On avait supprimé toutes les cérémonies. On était tous embauchés à égalité pour un seul boulot, abattre tous les cancrelats. Les intimidateurs ne nous proposaient qu'un objectif et qu'une manière de l'atteindre. Celui qui repérait une anomalie, il l'agitait à voix basse ; celui qui nécessitait une dispense, pareillement. Je ne sais pas comment c'était organisé dans les autres régions, chez nous c'était élémentaire.

JEAN-BAPTISTE : Au fond, dire qu'on s'est organisés sur les collines est très exagéré. L'avion a chuté le 6 avril. Le très petit nombre de cohabitants hutus est parti directement en représailles. Mais le grand nombre a attendu quatre jours dans leurs maisons et aux cabarets les plus proches ; à écouter la radio, à regarder les fuites de Tutsis et à bavarder et blaguer sans rien préparer.

Le 10 avril, le bourgmestre en costume plissé, et toutes les autorités, nous ont rassemblés. Elles nous ont sermonnés, elles ont menacé à l'avance ceux qui allaient cochonner le boulot ; et les tueries ont commencé sans méthode approfondie. La seule réglementation était de persévérer jusqu'à la fin, de garder un rythme satisfaisant, de n'épargner personne et de piller ce qu'on trouvait. C'était impossible de cafouiller.

IGNACE : Après la chute de l'avion, on ne se posait plus la question de qui avait écouté les enseignements du parti présidentiel ou les enseignements d'un parti rival. On ne se souvenait plus de chamailleries, de qui s'était malentendu avec qui par le passé. On n'avait gardé qu'une seule idée dans le pot.

On ne demandait plus qui s'était entraîné avec des fusils et avait profité d'un savoir-faire dans une milice, ou qui n'avait jamais lâché ses mains sur la houe. On avait à faire et on faisait du mieux qu'on pouvait. On se fichait de qui préférerait obéir au bourgmestre, ou aux ordres des *interahamwe*, ou préférerait obéir directement aux ordres de notre conseiller communal bien connu. On obéissait de tous côtés et on s'en trouvait satisfaits.

Les Hutus de toutes sortes étaient soudain devenus frères patriotes sans plus aucune discorde politique. On ne jonglait plus avec les mots politiques. On n'était plus dans son « chacun chez soi ». On accomplissait un boulot de commande. On se rangeait en file derrière la bonne volonté de tous. On s'assemblait sur le terrain de foot en bande de connaissance, et on allait en chasse par affinité. [...]

A la veille du génocide, la population de la commune de Nyamata s'élevait à 119 000 habitants, dans la bourgade et sur ses quatorze collines environnantes, sur une superficie totale de 398 kilomètres carrés. Parmi ces quatorze collines, celles de Kibungo, Kanzenze et N'tarama comptaient 12 675 habitants sur une superficie de 133 kilomètres carrés. Après les massacres, la population de la commune tomba à 50 500 habitants et celle des trois collines à 5 000. Environ cinq Tutsis sur six ont été tués en moins de six semaines.

Ce texte est extrait de Une saison de machettes de Jean Hatzfeld. Copyright Editions du Seuil.

Voir en page 13 la critique du livre, élu au troisième rang de nos meilleurs livres de l'année 2003.